

L'histoire des Algonquins dans le bassin hydrographique de la rivière des Outaouais

Rédigé par

James Morrison, recherche juridique et historique
Winnipeg (Manitoba)

à l'intention de
Sicani Research & Advisory Services
Ottawa (Ontario)

traduction d'Annick Beauséjour, Laverlochere, Quebec
octobre 2006

Révisé le 28 novembre 2005

Ce rapport a été préparé à base des données acquises jusqu'à date. Donc, suite à des nouvelles acquisitions, les conclusions pourraient changer.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
LES ORIGINES DES ALGONQUINS	3
<i>Wiskedjak pursues the Beaver</i>	3
LE TERRITOIRE D'ATTACHE DES ALGONQUINS	9
LES ALGONQUINS, LES FRANÇAIS ET LES IROQUOIS	16
LE PEUPLE ALGONQUIN AU XVIII ^e SIÈCLE.....	27
CALENDRIER ALGONQUIN	38
LE PEUPLE ALGONQUIN AU XIX ^e SIÈCLE	40

INTRODUCTION

L'histoire du bassin hydrographique de la rivière des Outaouais et celle de la nation algonquine sont indissociables. Cette dernière a déjà occupé un secteur considérablement plus vaste mais le territoire principal des Algonquins a toujours englobé la rivière des Outaouais sur toute sa longueur, depuis sa source, au centre-nord du Québec, jusqu'à sa décharge, près de Montréal. À ce jour, dix communautés algonquines sont reconnues par le gouvernement fédéral et comptent, ensemble, de 8000 à 10 000 membres¹. De ces communautés, neuf sont situées au Québec; il s'agit, du nord-ouest au sud-est, des Premières nations d'Abitibiwinni, de Timiskaming, d'Eagle Village (Kebaouek), de Wolf Lake, de Long Point (Winneway), de Kitcisakik (Grand Lac), du Lac Simon, de Mitcikinabik Inik (les Algonquins du lac Barrière) et de Kitigan Zibi (rivière Désert). Les membres de la Première nation de Pikwakanagan (Golden Lake) forment la seule communauté algonquine reconnue en Ontario mais trois autres Premières nations établies dans la province, soient celles de Wahgoshig, de Matachewan et de Temagami, sont en partie d'origine algonquine.

Si on les compare aux Premières nations de la plupart des autres régions du Canada, ces dix communautés algonquines disposent de très petites réserves. La plus vaste est, de loin, celle de la Rivière Désert, qui appartient aux Algonquins de Kitigan Zibi. Cette réserve d'environ 43 000 acres est située près de Maniwaki, au Québec. La Première nation de Timiskaming est établie dans une réserve d'environ 5 000 acres à la tête du lac Témiscamingue, au Québec, très près de la frontière ontarienne. Cette réserve, qui couvrait quelque 100 000 acres à sa fondation, a été mise de côté par la province du Canada entre les années 1851 et 1853, tout comme celle de la Rivière Désert. La réserve de Golden Lake, où vivent les Algonquins de Pikwakanagan, couvre près de 1 750 acres et se trouve près de Renfrew, en Ontario. Les Algonquins du Lac Simon occupent quant à eux un territoire d'environ 800 acres situé près de Val d'Or, au Québec.

¹ There are also some communities on the Ontario side which assert Algonquin identity but are not recognized by the federal government. These include Beaverhouse, as well as a number of groups associated with the Algonquins of Pikwakanagan land claims negotiations.

Ceux d'Abitibiwinni disposent d'un territoire d'environ 225 acres situé près d'Amos, au Québec, et partagent la *Abitibi Indian Reserve #70*, qui se trouve près de Matheson, en Ontario, avec ceux de la Première nation de Wahgoshig. La Première nation de Kebaouek (Eagle Village) est sise sur un territoire situé aux abords du lac Kipawa et d'une superficie de 53 acres, qui avait été acheté d'une tierce partie et mis de côté à titre de réserve en 1975. La réserve de Mitcikinabik Inik (les Algonquins du Lac Barrière) compte 59 acres, est située sur les rives du lac Rapide, au cœur de la réserve faunique La Vérendrye, et a été créée en 1961. Les Premières nations de Wolf Lake, de Long Point² et de Kitcisakik ne disposent pas de terres de réserve.

Le survol historique qui suit ne se prétend aucunement exhaustif mais vise à tracer un portrait général de l'histoire de la nation algonquine dans la vallée Kichisipi. Dans leur langue, les Algonquins s'appellent les *anishinabeg*, terme qui véhicule le sens général d'« être humain » et la notion précise de « vrai peuple (c.-à-d. peuple Indien) ». Même si, dans des communautés comme celles de Timiskaming, de Kitigan Zibi et de Pikwakanagan, l'utilisation de cette langue, l'*anishinabemowin*, a connu un déclin considérable, cette dernière demeure très vivante dans les communautés de Kitcisakik et du Lac Rapide, établies à l'intérieur des terres. La plupart des communautés algonquines ont adopté des mesures en vue de promouvoir la rétention ou l'utilisation de la langue.

Dans le passé, la langue *anishinabemowin* était très répandue. Des dialectes sont encore utilisés de nos jours par les Algonquins mais aussi, notamment, par les Ojibways (qu'on appelle aussi Chippewas et Sauteaux), les Odawa (Ottawa) et les Potawatomi. L'utilisation largement répandue de la langue complique toutefois grandement l'interprétation de documents historiques. Comme nous le verrons plus loin, on appelle Algonquins les membres des Premières nations qui habitent le bassin hydrographique de la rivière des Outaouais de nos jours; cependant, ce n'est pas nécessairement sous cette appellation qu'ils étaient connus pendant les trois siècles qui ont suivi leur premier contact avec les Européens. Les premiers observateurs français qui sont

² The Long Point First Nation occupies 91 acres of settlement lands at Winneway under a lease agreement involving the government of Quebec, the Oblates, and Canada. (Jacqueline Beaulieu, *Localization of the Aboriginal nations*

arrivés sur le continent réservaient généralement le terme *Algommequin* (Algonquin) aux bandes établies près du réseau hydrographique du cours inférieur de la rivière des Outaouais, dont les descendants font maintenant principalement partie des Premières nations algonquines de Pikwakanagan (Golden Lake) et de Kitigan Zibi (Rivière Désert). Les *anishnabeg* qui habitaient dans la vallée supérieure des Outaouais et vers le nord-est, près du cours supérieur de la rivière étaient, au contraire, connus sous différents noms de tribus ou de groupes, par exemple *Nipissing*, *Timiskaming*, *Abitibi*, *Têtes de Boules* et *gens des terres*. Cependant, quand ils sont entrés plus profondément dans les terres vers la fin du XVII^e siècle, les Français utilisaient le terme générique *Algonquin* pour désigner tous les groupes qu'ils rencontraient et qui parlaient la même langue (c.-à-d. les Ojibways, les Potawatomi, etc.).

LES ORIGINES DES ALGONQUINS

Les Algonquins croient qu'ils ont toujours habité dans la vallée de la rivière des Outaouais, conviction qui transparait encore dans leurs histoires traditionnelles. L'anthropologue Frank Speck a colligé des légendes algonquines pendant une étude réalisée à la réserve de Timiskaming, à l'été 1913, dont celle qui suit, qui raconte la poursuite d'un castor géant.

Wiskedjak pursues the Beaver

Wiskedjak was travelling about looking for adventures. He never succeeded in anything he tried to do. He never did well and was always hungry. In his travels he came to Kiwegoma "Turn-back-lake" (Dumoine lake). Now he even had no canoe, but he was a great swimmer. When he came to Kiwegoma, he found it even too big to swim, so he started to walk around it. He wanted to hunt beaver. On one side of the lake, he came to a round, high mountain that looked like a beaver-lodge. In front of it he found deep water, just as there is in front of a beaver lodge. And a little way off shore was a little island with many grasses; just as the beaver provides a winter supply of greens for himself near his lodge, so this island he supposed to be the beaver's winter supply and the mountain his lodge. Wiskedjak wanted to get this great beaver, but did not know how to get at him. Then he thought of draining the lake, so he went way around to the lower end and broke away the dam so that the water would run off. Soon the water

began to go, and Wiskedjak lingered about, waiting for it to get low enough to get at the beaver. Pretty soon he took a nap. When he woke up, it was rather late and he hurried back to the mountain only to find that the beaver had gone. Now he thought the beaver might have escaped over the dam with the water, so he started back, and sure enough he saw the beaver going over the dam. "Now", said he, "I lost my beaver". He followed hard after him and had lots of trouble to keep up. He followed him past Coulonge River and Pembroke Lakes. But when the beaver reached Calumet chutes, he was afraid to go through and took to the portage. Then Wiskedjak saw him and chased him harder over the portage. When he got to the lower end, he lost sight of the beaver and started back up river (Ottawa river). When he got to the upper end of the portage, he saw fresh tracks. "Well", said he, "there has been somebody here. I wonder if I could trace him. We might have something to eat". Then he followed the track to the lower end of the portage where he had already been, but nobody was there. So he went back to the upper end of the portage and there saw more fresh tracks leading to the lower end. These he followed to where he had been twice before, but saw no beaver. He then discovered that they were his own tracks he had been following and gave it up. The tracks back and forth can be seen plainly today imprinted on the stone of Calumet portage, which the Indians call Wiskedjak tracks³.

La source de M. Speck, Ben McKenzie, a grandi au sein de la *Kiwegoma Anishnabeg* ou bande Dumoine (l'actuelle Première nation de Wolf Lake) et a expliqué à l'anthropologue que les aînés de sa bande racontaient ces histoires quand il était jeune. Comme Ben McKenzie est né en 1847, on a dû lui dispenser son éducation traditionnelle pendant les années 1860.

Wiskedjak (Wisakedjak), qui était aussi appelé Nenabojo (Nanabush), était le grand héros de la culture des Anishnabeg⁴. Ce filou, qui transformait personnes et choses et prenait souvent la forme du geai du Canada (espèce que l'on appelle encore souvent le « *whisky jack* »), représente aussi l'une des figures marquantes des légendes des peuples Cri et Ojibway, voisins des Anishnabeg. Les aînés racontaient ces histoires en fonction de cycles, généralement pendant

³ Frank G. Speck, "Myths and Folklore of the Timiskaming Algonquin and the Timagami Ojibwa", Canada Department of Mines, Geological Survey, Memoir 71, No 9 Anthropological Series (Ottawa: Government Printing Bureau, 1915):1-3.

⁴ J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquienne* (Montréal: J. Chapleau, 1886):442.

l'hiver, afin d'offrir une certaine orientation spirituelle et morale aux jeunes de la bande. Dans l'histoire qui précède, Wiskedjak draine le Grand Lac Dumoine pour y chasser un castor géant, dont l'abri avait pris la forme d'une très grosse montagne. Le commerçant et explorateur français Nicolas Perrot (1644-1717) a consigné une histoire similaire dans ses mémoires, que lui ont relatée les Nipissing et les Amikwa (qui signifie « peuple du castor »), deux groupes qui parlaient la langue *anishnabe* et vivaient à l'ouest du territoire des Algonquins. Ils ont raconté à Perrot qu'un castor géant (dont les Amikwa prétendent être les descendants) était entré dans la rivière des Français depuis le lac Huron et avait érigé une série de barrages pendant son périple vers l'est, qui l'a mené à descendre la rivière des Outaouais en passant par lac Nipissing. Ces barrages se sont par la suite transformés en rapides et en portages. Son dernier barrage a donné naissance aux rapides Calumet; c'est à cet endroit que le castor est mort et a été enterré, au nord du lac Calumet, dans une montagne qui a la forme d'un castor⁵. C'est à cette montagne que Ben McKenzie faisait allusion dans son histoire.

Le récit de l'origine des Amikwa que raconte l'historien jésuite P. F.X. de Charlevoix, qui a voyagé dans la région des Grands Lacs en 1721, est similaire sauf que selon sa version, on a enterré le grand castor dans une montagne sur la rive nord du lac Nipissing⁶. Il appert toutefois que Charlevoix et Nicolas Perrot n'avaient entendu que la deuxième moitié de l'histoire. La première partie, que Joseph Misabi, un Ojibway de la rivière des Français, a racontée à l'arpenteur Robert Bell en 1891, établit un lien direct entre l'histoire que Ben McKenzie avait rapportée à Frank Speck et la légende relatée par Nicolas Perrot deux siècles plus tôt. Selon le récit que Joseph Misabi a livré à Bell, c'est dans l'étang *Kitchigami* (le lac Supérieur) que le grand castor, le *Manitou Amik*, habitait jadis. Il avait construit son barrage à la décharge du lac, où se trouvent actuellement les rapides de Sault Ste. Marie (*Bawating*). Il y a vécu pendant de nombreuses années, jusqu'à ce qu'un jour, Nenabozho (Wiskedjak) décide de le chasser.

⁵ Nicolas Perrot, *Mémoire sur les moeurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale* (Montréal: Comeau et Nadeau, 1999):36-37; Emma Helen Blair (ed), *The Indian Tribes of the Upper Mississippi Valley & Region of the Great Lakes*, I (University of Nebraska Press, 1996):62-63.

⁶ P.F.X. de Charlevoix, *Journal d'un voyage fait par l'ordre du roi dans l'Amérique septentrionale...* (Paris, 1744):417-418.

L'astucieux personnage a demandé à sa femme de se rendre à la décharge pour détruire le barrage, ce qui ferait baisser le niveau de l'eau et, du moins l'espérait-il, effrayerait le castor, qui quitterait alors son abri. Cependant, ce dernier, trop malin pour se laisser prendre aussi facilement, s'est sauvé avant que son poursuivant ne puisse le trouver. Furieux qu'elle n'ait pu arrêter le castor, Nenabozho a frappé sa femme, ce qui l'a fait voler en l'air et l'a pétrifiée. Elle a atterri sur la rive nord du lac Supérieur, formant ainsi la colline appelée Gros Cap. Pendant ce temps, le grand castor, *Manitou Amik*, s'est dépêché de se rendre à la rivière des Français en suivant le canal nord du lac Huron et en déchirant les rochers avec ses pattes arrières, ce qui a créé une longue série de barrages, qui sont maintenant des rapides. Il a traversé le lac Nipissing et s'est rendu jusqu'à la rivière des Outaouais, terminant sa course à la grande île qui se trouve à la jonction des rivières des Outaouais et de la grande rivière Noddaway (le St-Laurent). C'est là qu'il s'est arrêté et qu'il s'est transformé en pierre à son tour, formant une grosse colline (le mont Royal)⁷.

Il est possible d'interpréter cette histoire de différentes façons. Elle peut d'abord ressembler à un mythe sur les origines d'une nation. Certes, l'endroit où le castor termine sa course varie d'une version à l'autre mais ces lieux font tous partie du territoire traditionnel des *anishnabeg* de l'Est, qui s'étendait essentiellement de la rive nord du lac Huron à Montréal. Cependant, cette légende comporte un noyau de vérité historique encore plus profonde. Les grands castors, comme de nombreux autres animaux géants disparus, ont vécu en Amérique du Nord il y a de 10 000 à 12 000 ans. On en a par ailleurs retrouvé des restes à plusieurs endroits, notamment en Ontario. De plus, l'histoire du filou qui draine les lacs Supérieur ou Dumoine à la poursuite du castor, qui lui, crée ensuite des rapides et des portages dans sa fuite vers l'est, évoque l'histoire naturelle du bassin des Grands Lacs et du bassin hydrographique de la rivière des Outaouais dans la foulée de la dernière grande époque glaciaire.

⁷ "Nenabozhoo Hunts the Manitou-Amik". Told to Robert Bell on French River in 1891 by Joseph Misabi. NAC Robert Bell Papers MG29 B15 Vol 54 File 19.

Lorsque le glacier Wisconsin s'est déplacé, un énorme lac glaciaire (que les géologues ont appelé Agassiz) a submergé presque tout le Manitoba et certaines régions de la Saskatchewan, du Dakota du Nord, du Minnesota et de l'Ontario pendant la plus grande partie de la période qui a commencé il y a 15 000 ans et s'est terminée il y a 8 000 ans. Ce lac coulait d'abord vers le sud, dans le Mississippi, puis vers le sud-est, dans ce qui est devenu le bassin du lac Supérieur, et finalement, vers l'est, dans un autre lac glaciaire appelé Barlow-Ojibway, qui couvrait les actuelles régions du nord-est de l'Ontario et du nord-ouest du Québec. Les restes du glacier nordique empêchaient cependant le lac Barlow-Ojibway de se déverser dans la baie James, et une grande masse de débris glaciaires bloquait l'eau, qui ne pouvait ainsi pas couler vers le sud dans ce qui est maintenant la rivière des Outaouais. Puis, pendant une période qui s'étend sur environ 2 000 ans, la glace s'est graduellement mise à fondre. Les eaux du lac Barlow-Ojibway ont finalement pu se tracer un chemin dans les débris qui les empêchaient de se déverser vers le sud, puis, il y a environ 8 000 ans, le lac s'est abruptement (selon la terminologie géologique) et complètement vidé dans la baie James. Plus loin à l'est, lorsque le vaste Inlandis laurentidien a commencé à se retirer de la vallée des Outaouais, il y a environ 15 000 ans, les eaux salées de l'océan Atlantique ont immédiatement inondé la vallée, formant ainsi une mer intérieure : la mer de Champlain (comme l'appellent les géologues) abritait une faune et une flore marine des plus variées, notamment certaines espèces de mammifère parmi les plus grosses de la planète, par exemple la baleine franche (dont on a découvert un squelette à Pembroke dans les années 1970). L'écorce terrestre s'est finalement adaptée à l'énorme poids du glacier et la mer s'est vidée il y a environ 10 000 ans. C'est une rivière des Outaouais plus grosse que celle que l'on connaît aujourd'hui, mais dont la taille diminuait graduellement, qui a remplacé cette mer pendant quelques millénaires. L'eau douce des lacs glaciaires Agassiz et Barlow-Ojibway s'y déversait. C'est pendant cette période, qui a commencé il y a 10 000 ans pour se terminer il y a 8 000 ans, que les premiers signes concrets de présence humaine sont apparus dans ce qu'on appelle maintenant le bassin hydrographique de la rivière des Outaouais. Même s'il peut être très ardu de trouver des objets archéologiques (du fait qu'il est difficile de déterminer l'emplacement exact des rives de la mer de Champlain et du lac Barlow-Ojibway), il appert que des groupes de chasseurs-cueilleurs nomades sont arrivés dans la région pour y exploiter les ressources qu'ils y

trouvaient, notamment des animaux comme le caribou et le castor. Ce sont donc peut-être le drainage de ces lacs et l'apparition de ces rivières que des mythes comme l'histoire de Wiskedjak et celle du castor géant de Ben McKenzie relatent ⁸.

Pour ce qui est de la période qui a commencé il y a près de 6 000 ans, on dispose de preuves beaucoup plus nombreuses de présence humaine dans la région. Par exemple, des fouilles archéologiques effectuées pendant plusieurs années sur l'île des Allumettes et sa voisine, l'île Morrison, par le regretté Clyde Kennedy, archéologue amateur (et d'autres personnes), ont permis de trouver une très vaste gamme d'objets archéologiques, notamment des outils en pierre ou en os ainsi que des instruments en cuivre provenant de la région du lac Supérieur et utilisés par les nations autochtones. Les peuples qui habitaient ces régions semblaient respecter un cycle saisonnier de chasse, de pêche et de cueillette, et faisaient assurément partie de très vastes réseaux commerciaux. Outre le cuivre du lac Supérieur, ils utilisaient, pour fabriquer leurs outils, la quartzite de l'île Manitoulin et du Vermont, ainsi que le chert provenant de différents endroits qui se trouvaient entre la rive nord du lac Ontario et les rives sud du lac Huron. Les archéologues hésitent à affirmer que ces populations partagent la même origine ethnique; cependant, le mode de vie de ces peuples anciens du Bouclier canadien présente des ressemblances frappantes avec celui des Algonquins que les premiers arrivants européens ont rencontrés. Si on conjugue ces faits avec la tradition orale, tout porte à croire qu'il s'agit des mêmes peuples⁹.

⁸ Much of the information in this paragraph is taken from brief archaeological summaries prepared for the Ottawa River Heritage Designation Committee by John Pollock of Settlement Surveys Ltd in New Liskeard, and Jean-Luc Pilon, Curator of Ontario Archaeology at the Canadian Museum of Civilization

⁹ See the various articles in Normant Clermont, Claude Chapdeleine et Jacques Cinq-Mars (eds), *Ile aux Allumettes: L'Archéologie supérieure dans l'Outaouais*. Collection Paléo-Québec (Recherches amérindiennes au Québec et Musée Canadien des civilisations, 2003).

LE TERRITOIRE D'ATTACHE DES ALGONQUINS

Comme l'a découvert l'anthropologue Frank Speck lorsqu'il colligeait des légendes algonquines, les aventures de Wiskedjak se déroulent toujours au sein du territoire où vivait la bande du narrateur. Ben McKenzie, dans son histoire du castor géant, fait précisément allusion aux rivières Dumoine et Coulonge, aux « lacs de Pembroke » (c.-à-d. les parties supérieure et inférieure du lac aux Allumettes), ainsi qu'aux chutes ou rapides Calumet. La grande rivière que Wiskedjak décide finalement de suivre était, au dire de M. Speck, la *Kichi sipi.*, qui signifie « grande rivière¹⁰ ». Or, c'est ainsi que les Algonquins ont toujours appelé la rivière des Outaouais, une allusion évidente à sa longueur et à sa largeur. Samuel de Champlain et d'autres explorateurs français ont donné le nom de *Kichesipirini* (Kichi sipi irini) à la bande qui occupait les territoires situés aux abords du lac aux Allumettes et du portage Calumet et dont Champlain avait visité le village estival sur l'île Morrison en 1613; *Kichesipirini* (Kichi sipi irini) se traduit littéralement par « le peuple de la grande rivière ». Puis, exactement trois siècles plus tard, on a indiqué à

¹⁰ Frank G. Speck, "Myths and Folklore of the Timiskaming Algonquin and the Timagami Ojibwa", Canada Department of Mines, Geological Survey, Memoir 71, No 9 Anthropological Series (Ottawa: Government Printing Bureau, 1915):1-3; J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquine* (Montréal: J. Chapleau, 1886):371.

Frank Speck que les bandes qui vivaient au bord de la rivière des Outaouais étaient toujours connues sous le nom de *Kichi sipi anishnabeg*, ou « peuple de la grande rivière¹¹ ».

¹¹ The Algonquin terms *irini* (now “*inini*”) and *anishnabeg* are synonyms. Both are still in use today. The Timiskaming Algonquins call themselves *Saugeen Anishnabeg* while the Algonquins of Barriere Lake call themselves *Mitcikinabik inik*.

Le nom algonquin de la rivière a traversé les époques (sa traduction, du moins) : les Sulpiciens Dollier de Casson et Bréhant de Galinée ont, pour la première fois, consigné le nom de la rivière (« Grand River » ou « Grande Rivière ») dans la légende de la carte qui illustre le voyage d'exploration qu'ils ont effectué en 1669 et en 1670 dans une partie de la région des Grands Lacs¹². Ce nom était encore largement utilisé par les commerçants et les colons européens pendant les XVIII^e et XIX^e siècles.

La rivière des Outaouais prend sa source environ 250 kilomètres au nord des villes actuelles d'Ottawa et de Gatineau dans le lac *Capimichigama*, aussi connu sous le nom de lac Traverse ou Cross Lake (le nom *anishnabe* complet signifie « traverser d'un bassin à l'autre »). Du lac *Capimichigama*, qui fait partie du territoire ancestral des Algonquins du Lac Barrière, la rivière des Outaouais coule vers l'ouest, vers le sud, puis vers le sud-est, sur environ 1 200 kilomètres, avant de se jeter dans le fleuve St-Laurent, près de Montréal. Contrairement aux géographes des temps modernes, les Algonquins n'utilisaient jamais un seul nom pour désigner un bassin hydrographique. Ils réservaient l'appellation *Kichi sipi* à la partie inférieure de la rivière, de *Matawang*, l'actuelle Mattawa (qui signifie « où la rivière se divise »), jusqu'au lac des Deux Montagnes. Les secteurs supérieurs de ce qu'on appelle maintenant la rivière des Outaouais, qui ne sont finalement qu'une série d'élargissements de rivières reliées entre elles, portaient plusieurs noms. Le mieux connu de ces secteurs demeure le *Temiskaming Sagahigan*, qui signifie « lac aux eaux profondes » et qui forme une partie de l'actuelle frontière entre l'Ontario et le Québec. Cependant, ce nom désignait seulement la partie la plus septentrionale et la plus large de l'actuel lac Témiscamingue. Le secteur situé en aval des étroits portait, à juste titre, le nom de *obawjewanong Sagahigan*, ou « lac où le courant devient étroit ». Le secteur de la même rivière qui prend sa source dans le lac des Quinze que nous connaissons pour se déverser dans la tête du lac Témiscamingue (qu'on appelle la rivière des Quinze, au Québec) était appelé *wanaweia sipi* ou « rivière aux eaux sales ». Les Algonquins avaient baptisé d'autres parties importantes du bassin hydrographique, notamment *Kichi Saki*, ou « grande décharge » (le Grand

¹² James H Coyne (ed), "Galinée's Narrative and Map (1669-70)", *Ontario Historical Society: Papers and Records*, Vol IV (Toronto: The Ontario Historical Society, 1903):78-79 (map);86-87 (#55).

lac Victoria), et *Mitcikinabikong*, ou « endroit de la barrière ou du barrage de pierre », qu'on a traduit littéralement en français par lac Barrière.

Hormis Mattawa, presque tous les toponymes algonquins des endroits situés près du cours inférieur de la rivière des Outaouais ont disparu. Depuis plus de trois cents ans, on utilise plutôt des noms comme Long Sault, Chaudière, lac des Chats, Calumet, Allumettes, des Joachims et Dumoine, héritages des longues années d'exploration et de commerce par les Européens dans la vallée. De ces toponymes, certains, par exemple des Joachims et Dumoine, sont clairement d'origine européenne; le nom que les Algonquins avaient donné à la rivière Dumoine et qui est encore utilisé par les aînés des Premières nations de Wolf Lake et d'Eagle Village est *aginagwasi sipi*. Cependant, de nombreux toponymes français ne sont en fait que des traductions littérales des anciens noms algonquins, le lac Barrière, par exemple. Cette coutume remonte aux tout premiers voyages d'exploration sur la partie supérieure de la rivière des Outaouais, comme en témoignent les écrits de Samuel de Champlain, le premier Européen qui a consigné des renseignements sur les caractéristiques de ce qu'il appelait la « rivière des Algommequins » ou, bien entendu, rivière des Algonquins. Le 31 mai 1613, après avoir traversé l'actuel lac des Deux Montagnes, Champlain et ses compères ont « *passed a rapid which is called by the inhabitants Quenechouan. It is full of stones and rocks, and the water flows through them with great swiftness*¹³ ». Or, le mot algonquin *Quenechouan* (*Kinodjiwan*) signifie « long rapide », et c'est ce secteur de la rivière, long de 20 kilomètres (et qui a finalement été submergé par les canaux de Carillon et de Grenville), qu'on appelle Long Sault depuis ce temps¹⁴.

Le 4 juin 1613, Champlain est arrivé à un large et profond bassin où « *the water whirls around to such an extent, and in the middle sends up such big swirls, that the Indians call it Asticou, which*

¹³ H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol II (Toronto: The Champlain Society, 1925):261.

¹⁴ J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquine* (Montréal: J. Chapleau, 1886):169.

*means 'boiler'*¹⁵ ». Il a donc baptisé cet endroit « Sault de la Chaudière », et c'est le nom que portent encore aujourd'hui les célèbres rapides qui séparent les villes d'Ottawa et de Gatineau. Champlain a également relaté la cérémonie traditionnelle que les Algonquins qui le raccompagnaient à Québec ont célébrée et dont il a été témoin, aux chutes, une semaine plus tard :

*Having carried their canoes to the foot of the fall, they assemble in one place, where one of them takes up a collection with a wooden plate into which each puts a piece of tobacco. After the collection, the plate is set down in the middle of the group and all dance about it, singing after their fashion. Then one of the chiefs makes a speech, pointing out for years they have been accustomed to make such an offering, and that thereby they receive protection from their enemies; that otherwise misfortune would happen to them, as the devil persuades them [...] When he has finished, the orator takes the plate and throws the tobacco into the middle of the boiling water, and all together utter a loud whoop*¹⁶.

Peu avant son arrivée au village des Algonquins *Kichi Sipi*, Champlain a dû traverser une série de rapides dangereux, qu'il a baptisés « sault des Calumets » sur la carte de ses voyages et dont il a offert la description qui suit : « *the Calumet stone rapids, which are like alabaster* ». Il s'agit, encore une fois, de la traduction d'un terme algonquin, *Opwagani pawatik*, ou « rivière de la pipe ». Comme l'a indiqué Ben McKenzie à Frank Speck en 1913, la pierre qui se trouvait à cet endroit était « *suitable for making pipes and was there sought by the Indians for that purpose*¹⁷ ». Le commerçant et explorateur Pierre Esprit Radisson avait remarqué la même chose à l'été 1660. À son dire, les rapides Calumet étaient « *so called because of the stones that are*

¹⁵ H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol II (Toronto: The Champlain Society, 1925):268. The word *Asticou* must be a misprint in the original text, because the Algonquin word for small cauldrons or boilers (plural) is *Akikok*. The missionary JA Cuoq says that the full name for the Chaudière Falls is *Akikodjiwan*, which means "place where the water falls into stone basins whose rounded form resembles a boiler". J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquine* (Montréal: J. Chapleau, 1886):31.

¹⁶ H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol II (Toronto: The Champlain Society, 1925):303.

¹⁷ Frank G. Speck, "Myths and Folklore of the Timiskaming Algonquin and the Timagami Ojibwa", Canada Department of Mines, Geological Survey, Memoir 71, No 9 Anthropological Series (Ottawa: Government Printing Bureau, 1915):2.

*there very convenient to make tobacco pipes*¹⁸ ». Dans la langue *anishnabe*, le tabac (*n'asema*) et le calumet ou la pipe (*opwagan*) sont des objets animés, ce qui illustre très bien le rôle central qu'ils jouent dans la culture algonquine (et celle d'autres tribus nord-américaines). Le tabac a toujours constitué un élément important des cérémonies algonquines, comme l'avait remarqué Champlain aux chutes de la Chaudière. Par ailleurs, on fumait le traditionnel calumet à tous les festins, les funérailles, les jeux et les conseils de paix ou de guerre¹⁹. Champlain a participé à l'une de ces cérémonies lorsqu'il a rencontré le chef Tessouat et les *Kichisipirini* à l'île Morrison. Les Algonquins utilisaient aussi la pipe pour mesurer le temps et la distance, tradition qu'ils ont léguée aux colons et aux explorateurs canadiens-français : le mot *Nijopwagan* (« deux pipes ») désignait le temps nécessaire pour fumer deux pipes, ce qui correspondait approximativement à une heure²⁰.

Il peut sembler étrange que la *Kichi sipi*, ou « grande rivière des Algonquins », soit maintenant appelée la rivière des Outaouais. L'apparition de ce toponyme remonte à la fin du XVII^e siècle. Quand Pierre Radisson a traversé les rapides Calumet, en 1660, il était accompagné d'une grande flotte de canots qui venait du secteur supérieur des Grands Lacs et se rendait à Montréal pour y faire du commerce. La plupart de ces accompagnateurs étaient des « Ottawak » (c'est ainsi que Radisson les appelait) et des membres d'autres groupes qui y étaient très étroitement liés²¹. Au XVII^e siècle, les *Odawa* (Ottawa) occupaient la demi-lune de terre située entre l'est du lac Huron, la péninsule Bruce, les îles Manitoulin et le détroit de Mackinac. À ce jour, de nombreux

¹⁸ G.D. Scull (ed), *Voyages of Pierre Esprit Radisson* (Boston: The Prince Society, 1885):163.

¹⁹ J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquine* (Montréal: J. Chapleau, 1886):308.

²⁰ J.A. Cuoq, "Anote Kekon", *Mémoires de la Société Royale du Canada*, Section I (1893):142; G.M. Grant, *Picturesque Canada* (Toronto: Belden, 1882):77.

²¹ G.D. Scull (ed), *Voyages of Pierre Esprit Radisson* (Boston: The Prince Society, 1885):163. The original manuscript of Radisson's voyages has never been found, so the work exists only in English translation. Radisson's writing must have been hard to read, because the original translator mistranscribes several tribal names, rendering Amikwa as "Amickoick", Ottawak as "Ottanak", Ottawasinago as "Nadonicenago", Kiskakon as "ticacon" and Nassawaketon as "panoestigon".

Odawa vivent encore sur l'île Manitoulin et dans le nord du Michigan²². On prétend (selon le missionnaire récollet Gabriel Sagard) que le mot *Odawa* (Ottawa) constitue en fait une contraction du mot huron *Ondatawwat*, qui signifie « cheveux relevés²³ ». Samuel de Champlain a rencontré trois cents membres d'une nation qu'il a nommée les « Cheveux relevés » pendant son deuxième voyage à l'intérieur des terres, à l'été 1615; ils cueillaient des bleuets près de l'embouchure de la rivière des Français²⁴. Par contre, il se pourrait aussi que le mot *Odawa* soit dérivé du mot *atawe*, d'origine *anishnabe*, qui signifie « commerçant²⁵ ». Selon Champlain et d'autres observateurs qui se sont rendus dans la région par la suite, le commerce constituait un élément important de la vie des « Cheveux relevés » :

The Cheveux Relevez are Indians who wear no breech-cloths and go naked, except that in winter they clothe themselves in fur robes, which they take off when leaving their homes to go about the country. They are great hunters, fishermen, and travellers, they cultivate the land and sow Indian corn, dry blueberries and raspberries, in which they do a great trade with other people, from whom they take furs, wampum, nets and other commodities in exchange²⁶.

Quelle que soit l'origine de leur nom, les *Odawa* vivaient dans la région du lac Huron, et non dans la vallée de l'Outaouais. C'est le rôle essentiel qu'ils jouaient à titre d'intermédiaires dans le commerce des fourrures pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle, et non l'endroit où ils vivaient, qui a amené les commerçants de Montréal et les responsables du gouvernement à remplacer le nom de la rivière des Algonquins par rivière des *Odawa*. Le commerçant Nicolas Perrot, qui est arrivé au Canada en 1660 et a passé la majeure partie de sa carrière à travailler

²² Johanna E. Feest and Christian F. Feest, "Ottawa", in *Handbook of North American Indians*, Volume 15: Northeast, Bruce Trigger, ed (Washington: Smithsonian Institution, 1978):776-777.

²³ G.M Wrong (ed), *Sagard's Long Journey to the Country of the Hurons* (Toronto: The Champlain Society, 1939):66. Linguist Pierrette Lagard argues that "ondataouaouat" means "folded plaits" in Huron. Lucien Campeau, *La Mission des Jésuites chez les Hurons 1634-1650* (Montréal: Bellarmin, 1987):430.

²⁴ H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol III (Toronto: The Champlain Society, 1929):43.

²⁵ J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquine* (Montréal: J. Chapleau, 1886):65.

²⁶ H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol VI (Toronto: The Champlain Society, 1936):246-47.

dans le secteur supérieur des Grands Lacs, utilise constamment ce nom dans ses mémoires, à l'instar d'autres historiens et cartographes français qui ont suivi son exemple²⁷. Il importe toutefois de remarquer que le terme anglais « Ottawa » se rapproche beaucoup plus de l'orthographe autochtone que son équivalent français actuel. Comme l'explique J.A. Cuoq, missionnaire et linguiste du XIX^e siècle, le mot *Odawa* n'a jamais eu la même résonance qu'« Outaouais²⁸ ».

LES ALGONQUINS, LES FRANÇAIS ET LES IROQUOIS

La première rencontre de Samuel de Champlain avec les *Algommequins* (Algonquins) a eu lieu en 1603, à Tadoussac. Ces derniers, ainsi que leurs alliés montagnais et etchemin (malécites), célébraient une victoire contre leurs ennemis de toujours, les Iroquois des Cinq-Nations. Toutefois, ce n'était certainement pas la première fois que les Algonquins entraient en contact avec le peuple qu'ils appelaient *Wemitigojiwak* (« bateaux en bois »). Ils faisaient déjà du commerce avec les Français à Tadoussac depuis de nombreuses années, et il se pourrait très bien qu'ils aient rencontré des pêcheurs basques et bretons, qui travaillaient dans l'estuaire du St-Laurent depuis quelque deux cents ans²⁹. L'origine exacte du mot « algonquin » demeure obscure mais il semble que ce soit un terme qui ait été inventé par un autre peuple. On a avancé qu'il pourrait s'agir d'un dérivé du terme malécite *elakomwik*, qui signifie « ils sont nos parents

²⁷ Nicolas Perrot, *Mémoire sur les moeurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale* (Montréal: Comeau et Nadeau, 1999):115-144.

²⁸ “Qu'on continue donc à écrire *Ottawa*, comme on prononce, and non pas *Outaouais*, comme on ne prononce pas, et comme on n'a jamais prononcé”. J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquine* (Montréal: J. Chapleau, 1886):311. The source of the error was the substitution of “ou” for the vowel sound written as “8” (as in “huit”) in early French orthography of the word 8ta8ois. The English “w” is much closer to the actual sound.

²⁹ H.P. Biggar, *The Early Trading Companies of New France: A Contribution to the History of Commerce and Discovery in North America*, reprint of 1901 edition (New York: Argonaut Press, 1965):47.

(ou alliés)³⁰ ». Champlain et les premiers missionnaires, par exemple les Récollets et les Jésuites, utilisaient ce nom pour désigner des bandes qui parlaient l'*anishnabe*, vivaient dans la vallée de l'Outaouais et semblaient avoir forgé une alliance commerciale et militaire. Le plus gros de ces groupes, les *Kichesipirini*, ou « peuple de la grande rivière », avait érigé son village principal sur l'île Morrison et était probablement formé de plus d'une bande traditionnelle. Il entretenait aussi des liens avec les *Waweskarini* (qui signifie *wawashkesh irini* ou « peuple des chevreuils »), aussi connus sous le nom de « petite nation des Algonquins », dont les terres ancestrales sont situées aux abords des rivières Rouge, de la Petite Nation et Lièvre, à l'ouest de Montréal. Ils avaient aussi établi des contacts avec les *Matouweskarini* (« peuple de Madawaska »), dont le territoire était adjacent à la rivière du même nom, qui se jette dans la rivière des Outaouais près de la ville actuelle d'Arnprior, avec les *Kinouchebiriiniouek* (*Kinozhe sipi iriniwag* ou « peuple de la rivière aux brochets »), qui habitaient probablement dans la région du réseau hydrographique de la rivière Bonnechère, près de Renfrew, et avec les *Onontcharonon*, aussi connus sous le nom de peuple d'Iroquet, nom de l'un de leurs chefs, qui vivaient sur les rives de la rivière South Nation, dans ce qui est maintenant l'est de l'Ontario³¹.

Le territoire de ces bandes algonquines, qui vivaient dans la partie inférieure de la vallée de l'Outaouais, ne dépassait pas Deep River au nord. Leurs voisins les plus proches à l'ouest étaient les *Nipisiriniens* (*Nipising irini*), un groupe de bandes similaire dont le village estival principal était situé sur la rive nord du lac Nipissing (où Champlain s'était rendu en 1615) et dont le territoire couvrait une vaste région dans toutes les directions depuis le lac, y compris des parties du nord-est de la baie Georgienne, le réseau hydrographique de la rivière Mattawa, ainsi que des portions adjacentes du bassin hydrographique de la rivière des Outaouais. Les campements d'hiver les plus méridionaux des *Nipisiriniens* ou Nipissing se trouvaient près des villages de la Confédération huronne, qui parlait des langues iroquoises, dans ce qui est maintenant le comté de Simcoe. Célèbres pour leurs prouesses religieuses (les Hurons les appelaient les « sorciers »),

³⁰ Gordon Day, "The Name 'Algonquin'", *International Journal of American Linguistics* 38(4) (1972):226-228.

³¹ Lucien Campeau SJ (ed), *Monumenta Novae Franciae*, Vol IV: *Les grandes épreuves (1638-1640)* (Montréal: Bellarmin, 1989):39*-40*; 47*.

les Nipissing géraient un vaste réseau commercial, de concert avec leurs alliés hurons. Les Jésuites les considéraient souvent comme des Algonquins en raison de leur langue; par contre, jusqu'au milieu du XVII^e siècle, ils n'étaient pas toujours en très bons termes avec leurs voisins *anishnabe*, par exemple les *Kichesipirini*³².

D'autres bandes, dont les premiers explorateurs européens étaient à peine conscients de l'existence, vivaient plus au nord et étaient peut-être membres de l'alliance algonquine. On avait parlé à Champlain d'un groupe appelé les *Otaguotouemins* (*Kotakoutouemi*), dont le territoire s'étendait à l'intérieur des terres jusqu'aux régions accidentées situées entre Deep River et Mattawa, et qui ne descendaient que rarement à la rivière³³. L'origine de ce nom est obscure mais le même territoire était occupé, au XIX^e siècle, par ce qui est maintenant la Première nation de Wolf Lake (anciennement Dumoine)³⁴. De plus, les *Relations des jésuites* de 1640 s'inspiraient des mémoires perdus de l'interprète et commerçant Jean Nicolet de Belleborne (qui a vécu avec les Nipissing pendant les années 1620) et faisaient allusion à nombre d'autres groupes, dont les *Timiscimi* (Timiskaming) et les *Outimagami* (Temagami)³⁵. Cependant, on ne dispose d'aucun témoignage de personnes qui auraient vu ces groupes ou d'autres bandes parce qu'hormis Nicolet et peut-être une ou deux autres personnes, les Français n'avaient pas voyagé sur la partie de la rivière des Outaouais qui se trouve en amont de Mattawa avant 1670.

Sauf ceux relatés dans les expéditions de Champlain, on ne dispose étonnamment que de très peu de détails sur le mode de vie des Algonquins pendant la première moitié du XVII^e siècle. Même

³² Lucien Campeau SJ (ed), *Monumenta Novae Franciae*, Vol IV: *Les grandes épreuves (1638-1640)* (Montréal: Bellarmin, 1989):33*; H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol II (Toronto: The Champlain Society, 1925):284.

³³ H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol III (Toronto: The Champlain Society, 1929):37-39.

³⁴ It has recently been suggested that these people were ancestral to the modern Algonquins of *Kitcisakik* (Grand Lac), though that doesn't seem to fit with Champlain's territorial description. Roland Chamberland et al, *Terra incognita des Kotakoutouemis. L'Algonquinie orientale au XVIIe siècle* (Les Presses de l'Université Laval, 2004).

³⁵ Lucien Campeau SJ (ed), *Monumenta Novae Franciae*, Vol IV: *Les grandes épreuves (1638-1640)* (Montréal: Bellarmin, 1989):38*-39*.

si des missionnaires jésuites et récollets ont voyagé dans le sud du territoire algonquin pendant les années qui ont suivi pour se rendre à Huronia et en revenir, ils n'ont laissé que peu de renseignements sur leurs habitants. Le nom de certaines bandes (« le peuple de la grande rivière », « le peuple de la rivière Madawaska ») porte à croire que l'organisation territoriale des Algonquins reposait sur les bassins hydrographiques, comme c'était le cas deux cents ans plus tard. Les bandes assuraient aussi une surveillance très serrée de leurs frontières. Comme Champlain et d'autres l'ont remarqué, les *Kichisipirini* percevaient des droits de passage des Hurons, des Nipissing et de tous les autres groupes qui montaient ou descendaient la rivière en passant par l'île aux Allumettes³⁶, tout comme les Nipissing dans leur territoire³⁷. Chaque bande comptait un ou plusieurs « capitaines », terme que les Français ont traduit littéralement du mot *anishnabe Okima*, qui signifie « chef³⁸ ». Ces derniers étaient choisis pour leurs qualités de leader (et habituellement pour leurs pouvoirs spirituels). Les bandes ne respectaient toutefois pas une structure hiérarchique (à l'instar des sociétés européennes). Les chefs ne pouvaient pas obliger les membres de la communauté à respecter leurs ordres et ne pouvaient exercer les pouvoirs qu'ils détenaient que pendant la période de la cueillette, à l'été, moment où les familles se réunissaient pour participer à des activités communes³⁹.

Certaines sources décrivent les Algonquins comme un peuple nomade; cependant, ils ne l'étaient que dans la mesure où on les comparait avec les Iroquois et les Hurons, plus sédentaires. De façon générale, les familles demeuraient dans le territoire de leur bande et suivaient un cycle saisonnier d'activités d'exploitation des ressources. Pendant l'hiver, ils vivaient dans la forêt en

³⁶ H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol VI (Toronto: The Champlain Society, 1936):243#81; Lucien Campeau SJ (ed), *Monumenta Novae Franciae*, Vol III: *Fondation de la Mission Huronne (1635-1637)* (Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1987): Doc 64, Relation de 1636, p.330.

³⁷ Lucien Campeau SJ (ed), *Monumenta Novae Franciae*, Vol III: *Fondation de la Mission Huronne (1635-1637)* (Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1987): Doc 64, Relation de 1636, p.297.

³⁸ Diane Daviault, *L'Algonquin au XVIIe siècle: une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du Père Louis Nicolas* (Sainte-Foy: les Presses de l'Université du Québec, 1994):531): 33 [8]; 531.

³⁹ Lucien Campeau SJ (ed), *Monumenta Novae Franciae*, Vol II: *Établissement à Québec (1616-1634)* (Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1979): 69*-70*.

familles élargies, chassaient le gros gibier, par exemple l'orignal et le chevreuil, et piégeaient les animaux à fourrure, particulièrement le castor, dont la peau et la chair étaient prisées. S'ils pêchaient toute l'année, c'était certainement les saisons du printemps, de l'été et de l'automne qui offraient les meilleurs résultats. Champlain a indiqué que le lac Muskrat (près de Cobden) constituait un lieu de pêche important pour les peuples qui vivaient dans les territoires avoisinants, et que les Nipissing y prenaient beaucoup d'esturgeon, de brochet et de carpe, dont d'énormes spécimens, dans leur lac et une rivière qui s'appelle, à juste titre, la rivière Sturgeon⁴⁰. Les Nipissing et les bandes algonquines qui vivaient sur les rives du cours inférieur de la rivière des Outaouais pratiquaient aussi une forme d'agriculture par culture sur brûlis. Au dire de Champlain, on faisait pousser du maïs au lac Muskrat, ainsi que des pois, des fèves, des courges et du maïs sur l'île aux Allumettes. Par contre, il a indiqué que le sol n'y était pas des plus fertiles et que contrairement aux Hurons, les Algonquins dépendaient plus largement de la chasse que de l'agriculture⁴¹.

Comme ils vivaient près de l'un des principaux cours d'eau qui permettaient de se rendre de la côte atlantique à l'intérieur des terres nord-américaines, les Nipissing et les Algonquins participaient activement au commerce intertribal. Ils entretenaient des relations économiques particulièrement étroites avec les Hurons, avec qui ils échangeaient du maïs, de la semoule de maïs, des wampum et des filets de pêche contre des fourrures et du poisson séché⁴². Les Nipissing et les Algonquins réservaient aussi des fourrures (qui s'ajoutaient à leurs propres récoltes) des Ojibways, des Cris et d'autres peuples qui vivaient aussi loin que dans la région du lac Supérieur et de la baie James. C'est grâce à ces routes commerciales et à ces moyens de transport que les produits européens ont fait leur apparition dans les terres de l'Amérique du Nord. Pendant la dernière partie du siècle, les commerçants français s'y rendaient par leurs

⁴⁰ H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol II (Toronto: The Champlain Society, 1925):275; Vol VI (Toronto: The Champlain Society, 1936):251-52.

⁴¹ H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol II (Toronto: The Champlain Society, 1925):275-80.

⁴² H.P. Biggar (ed), *The Works of Samuel de Champlain*, Vol III (Toronto: The Champlain Society, 1929):52-53.

propres moyens. Cependant, ils ont découvert (comme l'avait fait Champlain) que pour faire des affaires avec les Indiens, ils devaient respecter leurs coutumes, c'est-à-dire élaborer des traités de paix et forger des alliances militaires, parce que seuls les peuples amis pouvaient faire du commerce.

Pendant le XVII^e siècle, les maladies européennes (la variole, notamment) et les guerres continues avec les Iroquois des Cinq-Nations, qui bénéficiaient d'un avantage militaire grâce aux armes à feu qu'ils obtenaient des colonisateurs hollandais et anglais de la côte atlantique, ont grandement affecté bon nombre de ces bandes algonquines. Chaque été, des groupes de maraudeurs des *Matchi Nottaway* (« les méchants serpents », nom que les Algonquins donnaient aux Iroquois) voyageaient en canot et harcelaient les habitants autochtones et européens des régions avoisinant la rivière des Outaouais et le fleuve St-Laurent. Par conséquent, certaines bandes d'Algonquins qui vivaient dans la région inférieure du territoire, notamment les *Matouweskarini*, les *Onontchataronons* et les *Kichesipirini*, dont le territoire de chasse était directement situé sur le sentier de la guerre, ont commencé à aller passer l'été à Trois-Rivières ou à la nouvelle colonie française de Ville-Marie, sur l'île de Montréal (fondée en 1642). Ils retournaient toutefois plus en amont pendant l'hiver⁴³. La vallée supérieure de l'Outaouais, entre Deep River et le lac Témiscamingue, devenait aussi de moins en moins sûre. En 1650, les Iroquois avaient détruit la Confédération huronne et lançaient des attaques contre les Nipissing, qui se sont déplacés à l'intérieur des terres pour y trouver une certaine sécurité, du moins temporairement. Certains d'entre eux ont pris la fuite sur leurs routes commerciales habituelles, pour se rendre jusqu'au nord du lac Supérieur. D'autres Nipissing et Algonquins sont cependant demeurés dans leur territoire traditionnel. Ils évitaient de se rendre dans la vallée inférieure de l'Outaouais pendant l'été et empruntaient, pour se rendre à Trois-Rivières et à Montréal, une route parallèle qui les amenait à longer le cours supérieur de la rivière des Outaouais, depuis

⁴³ R.G.Thwaites (ed), *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Vol 24, Relation of 1642-43 (Cleveland:Burrows Brothers, 1898):220-221;266-270.

l'extrémité nord du lac Témiscamingue, et à traverser vers le cours supérieur des rivières Lièvre et St-Maurice⁴⁴.

La tradition orale des Algonquins qui vivent aujourd'hui à *Kitcisakik* et dans d'autres communautés situées à l'intérieur des terres a conservé des souvenirs des attaques des Iroquois; on croit cependant que ces raids ont été plutôt rares⁴⁵. Contrairement aux Hurons, dont les villages annuels constituaient des proies faciles pour les Iroquois, les peuples algonquins se rendaient à leur village en grands groupes pendant l'été. Hormis ceux qui se trouvaient à des endroits vulnérables comme l'île aux Allumettes et l'embouchure de la rivière Sturgeon au lac Nipissing, la plupart des villages algonquins étaient difficiles d'accès. Les Iroquois se déplaçaient dans de lourds canots en orme qui ne convenaient qu'à de grands plans d'eau, comme le cours inférieur de la rivière des Outaouais, contrairement aux légers canots d'écorce des *anishnabeg*, qui étaient adaptés aux rivières du Bouclier, difficiles à naviguer⁴⁶. De plus, les Iroquois dirigeaient très rarement leurs attaques au nord de la rivière des Outaouais ou du fleuve St-Laurent pendant l'hiver parce qu'il était difficile d'y survivre. Comme l'expliquait l'historien sulpicien Dollier de Casson, qui a vécu au XVII^e siècle, le gibier se faisait plus rare dans ces régions que dans le territoire des Iroquois, qui, par ailleurs, n'étaient pas de très bons pêcheurs⁴⁷.

⁴⁴ R.G.Thwaites (ed), *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Vol 44, Relation of 1657-58 (Cleveland:Burrows Brothers, 1899):234-244.

⁴⁵ Frank G. Speck, "Myths and Folklore of the Timiskaming Algonquin and the Timagami Ojibwa", Canada Department of Mines, Geological Survey, Memoir 71, No 9 Anthropological Series (Ottawa: Government Printing Bureau, 1915):76-78; RN 10680. D.S. Davidson, "Folktales from Grand Lake Victoria, Quebec", *The Journal of American Folklore*, Vol 41 No 160 (April-June 1928):280-281; Survey Report 1892-93, in *The Ottawa Region. Description of surveyed townships, exploration of territories and scaling of rivers from 1890 to 1908*. (Quebec Dept of Lands and Forests, 1908): pp.170-71.

⁴⁶ James H Coyne (ed), "Galinée's Narrative and Map (1669-70)", *Ontario Historical Society: Papers and Records*, Vol IV (Toronto: The Ontario Historical Society, 1903):10-11.

⁴⁷ Dollier de Casson, *Histoire du Montreal*, in Mémoires de la Societe Historique de Montreal (Montréal: La Minerve, 1868):76.

La dernière moitié du siècle a été ponctuée de plusieurs trêves ou d'épisodes de paix (accompagnés d'un essor du commerce des fourrures), fréquemment interrompus par le déclenchement de guerres. Même si les Cinq-Nations avaient plus facilement accès à des armes à feu, ils n'avaient pas nécessairement l'avantage absolu. Au milieu des années 1660, les guerriers français, algonquins, nipissing, hurons et abénaquis avaient déclaré la guerre aux principaux villages iroquois de la région des lacs Finger, qui se trouve au nord de l'état actuel de New York. En 1666, ils avaient envahi et brûlé tous les villages des Mohawks, membres des Cinq-Nations qui vivait le plus à l'est. Le traité de paix conclu après ces attaques, en 1667, a eu pour effet de faire diminuer le nombre d'attaques iroquoises pendant plus d'une décennie. Les Iroquois ont profité de l'accalmie des années subséquentes pour fonder une série de villages sur la rive nord du lac Ontario, entre les villes actuelles de Toronto et de Gananoque, ce qui facilitait le commerce avec les colonies françaises du St-Laurent. Ce déplacement général vers le nord a toutefois eu des conséquences inattendues : conformément à l'une des dispositions du traité, la Confédération iroquoise devait permettre aux missionnaires jésuites d'entrer dans ses villages, ce qui a entraîné une nette diminution démographique, particulièrement chez les Mohawks : les Jésuites sont parvenus à convaincre la plupart des convertis de déménager dans la région de Montréal. Bon nombre de nouveaux arrivants, que les Algonquins et les Nipissing appelaient *niina Nottaway*, « nos serpents » (aussi le nom qu'ils donnaient aux Hurons), se sont établis à la mission jésuite de *Kentake*, ou La Prairie, sur la rive sud du St-Laurent, que l'on a par la suite déplacée à l'actuelle *Kahnawake*. Au milieu des années 1670, d'autres Iroquois s'étaient joints aux Hurons et aux Algonquins chrétiens et s'étaient établis à une mission sulpicienne située à l'angle actuel des rues Atwater et Sherbrooke, au pied de « La Montagne » – le mont Royal (*Kanasetake* en iroquois). Ces nouveaux arrivants étaient devenus des alliés des français mais ils

entretenaient des liens étroits avec leur ancien village; si étroits, en fait, que les Français les ont ensuite accusés ensuite de se livrer à la contrebande avec les Hollandais et les Anglais⁴⁸.

⁴⁸ The best recent discussion of events in this period is in Allan Greer, *Mohawk Saint: Catherine Tekakwitha and the Jesuits* (Oxford University Press, 2005):89-110.

Pendant cette décennie de paix, l'influence française s'est énormément fait sentir à l'intérieur des terres nord-américaines. Les commerçants et missionnaires français ont littéralement envahi les « pays d'en haut » (nom qui désignait la région située entre la vallée de l'Ohio et le secteur supérieur des Grands Lacs), et chaque été, de grands groupes partaient de leur territoire, à l'intérieur des terres, pour se rendre à Montréal et y faire du commerce. Ils empruntaient les Grands Lacs, puis la rivière des Outaouais ou le fleuve St-Laurent. En 1673, des missions jésuites avaient été fondées à Sault Ste. Marie et à Michilimackinac, et les Français avaient ouvert des postes de traite aussi loin au nord qu'au lac *Piscotagemy* (Nighthawk), qui est situé près de l'actuelle ville de Timmins, en Ontario. Cet éparpillement des Français n'enchantait guère la Confédération iroquoise, qui subissait, en plus, les pressions des autorités anglaises à New York : les Iroquois ont donc rompu la paix en 1680, entraînant deux autres décennies de guerre intermittente. Les nations iroquoises de l'ouest, soient les Seneca, les Cayuga et les Onondaga, lançaient chaque année des attaques contre leurs alliés français du nord et de l'ouest, dans le but ultime de détruire la colonie du St-Laurent une fois qu'ils auraient pu l'isoler⁴⁹. Comme pendant les années 1640, les *anishnabeg* de la vallée de l'Outaouais et des régions voisines ont adopté diverses stratégies pour demeurer à l'extérieur de la ligne de tir. En 1682, trois cents *Nipisiriniens* sont débarqués à Montréal et ont demandé au gouverneur le Febvre de la Barre de leur céder un territoire où ils pourraient temporairement s'échapper de la « furie des Iroquois⁵⁰ ». Il se pourrait que des Timiskaming aient fait partie de ce groupe de Nipissing parce qu'en août 1684, quarante guerriers nipissing et timiskaming et soixante-douze guerriers algonquins ont accompagné le gouverneur dans une expédition qui visait à attaquer les villages iroquois établis au nord de l'état de New York⁵¹.

⁴⁹ Francis Jennings, *The Ambiguous Iroquois Empire: The Covenant Chain Confederation of Indian Tribes with English Colonies from its beginnings to the Lancaster Treaty of 1744* (New York: WW Norton, 1984): 172-185.

⁵⁰ Gouverneur La Barre au roi, 4 oct 1682; La Barre au Marquis de Seignelay, 12 nov 1682. In Pauline Dubé (ed), *La Nouvelle France sous Joseph-Antoine Le Febvre de la Barre 1682-1685: Lettres, Mémoires, Instructions et Ordonnances* (Québec: Septentrion, 1993): 46-47; 55-64.

⁵¹ Revue faite au fort Frontenac le 17 aoust 1684 des sauvages qui nous ont suivis pour la Guerre, par M. le Febvre de la Barre. In Pauline Dubé (ed), *La Nouvelle France sous Joseph-Antoine Le Febvre de la Barre 1682-1685: Lettres, Mémoires, Instructions et Ordonnances* (Québec: Septentrion, 1993): 219.

Malgré l'acharnement des Iroquois, le commerce des fourrures a continué à se développer dans la vallée supérieure de l'Outaouais. En 1683, des marchands de Montréal avaient établi des relations directes avec les Nipissing et les Timiskaming et avaient ouvert un poste à Matabitchuan, au sud-ouest du lac Témiscamingue. Le Chevalier de Troyes, qui allait attaquer les postes de la Compagnie de la baie d'Hudson à la baie James avec une troupe de soldats français, a visité le poste de Matabitchuan en juin 1686. À son retour, en septembre, le chef des Timiskaming a escorté la troupe jusqu'à Montréal⁵². En 1689, les Iroquois de l'est ont lancé une attaque musclée à Lachine : ils y ont tué et capturé des colons français et des résidents des missions indiennes de l'île de Montréal. La même année, des guerriers iroquois de l'ouest ont détruit le poste de traite français du lac Témiscamingue. C'est à ce moment, cependant, que le vent s'est mis à tourner. En 1691, des « Indiens domestiqués » ont aidé à repousser une attaque que les forces anglaises et iroquoises avaient lancées à Montréal. Au dire de l'historien jésuite Charlevoix, le chef des Timiskaming était l'un des leaders du groupe : « *La Routine...at the head of a large party of his nation of Algonquins*⁵³ ». En 1696, des guerriers odawa, algonquins et nipissing – et, très certainement, des timiskaming – ont accompagné le gouverneur Frontenac lors d'une expédition au sud du lac Ontario et ont aidé à détruire les villages des Oneida et Onondaga⁵⁴. La Confédération a aussi subi une attaque de l'ouest par les nations qui parlaient l'*anishinabe* et venaient du secteur supérieur des Grands Lacs, notamment les Odawa, les Ojibways et les Potawatomi. Selon la tradition orale des Ojibways, ce sont leurs guerriers qui ont finalement incité les Iroquois à quitter ce qui est maintenant le sud de l'Ontario⁵⁵. En mars 1701,

⁵² W.A. Kenyon & J.R. Turnbull, *The Battle for James Bay 1686* (Toronto: Macmillan of Canada, 1971): 51-52; 55-56; 88.

⁵³ P.F.X. de Charlevoix, *History and General Description of New France*, Vol IV (Chicago: Loyola University Press, 1870): 203.

⁵⁴ P.F.X. de Charlevoix, *History and General Description of New France*, Vol V (Chicago: Loyola University Press, 1870):11-21.

⁵⁵ Donald B. Smith, "Important Evidence: Nineteenth Century Anishinabeg Perspectives on the Algonquian-Iroquois Wars in Seventeenth Century Southern Ontario", in Louise Johnston (ed), *Aboriginal People and the Fur*

des ambassadeurs onondaga qui assistaient à une conférence avec le gouverneur de la France au Québec se plaignaient du fait que les Algonquins et les Nipissing chassaient près de Fort Frontenac (Kingston) sur des terres que les Iroquois avaient toujours considérées leurs⁵⁶. Les historiens ne s'entendent toujours pas sur la mesure dans laquelle la Confédération iroquoise s'est affaiblie à cette époque; cependant, ces échecs ont certainement incité les Cinq-Nations à chercher un terrain d'entente avec la France et ses alliés indiens. Aux termes de la Grande Paix, conclue à Montréal sous les auspices des Français, en 1701, les Cinq-Nations et leurs ennemis ont accepté de mettre fin aux hostilités⁵⁷. Les nations indiennes qui faisaient partie de l'alliance avec les Français ont promis de libérer les prisonniers iroquois, et les Cinq-Nations ont accepté de demeurer neutres si une autre guerre éclatait entre l'Angleterre et la France. Les Algonquins, les Nipissing et les Timiskaming étaient présents lors de la signature du traité⁵⁸.

LE PEUPLE ALGONQUIN AU XVIII^e SIÈCLE

Grâce à l'éradication de la menace iroquoise en 1701, les bandes de la nation algonquine ont pu vivre paisiblement dans le bassin hydrographique de la rivière des Outaouais pendant plus d'un siècle. Cependant, les nombreuses décennies passées aux côtés des responsables et des missionnaires français, ainsi que le déclin démographique causé par les guerres avec les Iroquois et les épidémies ont apporté leur lot de changements dans l'organisation sociale des Algonquins, tout particulièrement chez ceux qui vivaient sur les rives du cours inférieur de la rivière des Outaouais. De nombreux descendants des *Weskarini*, des *Onontcharonon* et d'autres groupes,

Trade: Proceedings of the 8th North American Fur Trade Conference, Askwasasne (Mohawk Council of Akwasasne, 2001):122-128.

⁵⁶ Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, Tome IV (Paris: Nion & Didot, 1722):178-180; Gilles Havard, *The Great Peace of Montreal of 1701: French-Native Diplomacy in the Seventeenth Century* (McGill-Queen's University Press, 2001), pp. 104-05.

⁵⁷ J.A. Brandao and William A. Starna, "The Treaties of 1701: a Triumph of Iroquois Diplomacy", *Ethnohistory* 43 No 2 (1996): 209-44.

⁵⁸ Gilles Havard, *The Great Peace of Montreal of 1701: French-Native Diplomacy in the Seventeenth Century* (McGill-Queen's University Press, 2001), Appendix 3, pp. 210-214.

qui fréquentaient les missions françaises depuis les années 1630, passaient désormais leurs étés à la mission de La Montagne (*Kanasetake*) mais retournaient à leur territoire de chasse, dans la vallée Kichisipi, pendant les autres saisons. Ce sont ces peuples que les Français appelaient habituellement les Algonquins. Dans leur langue, ces groupes s'appelaient les *Omamiwininiwak*, ou « peuple qui vit en aval⁵⁹ ». En 1696, des Hurons et des Iroquois chrétiens, de même que certains Algonquins, sont déménagés à Sault-au-Récollet, sur la rive nord de l'île de Montréal. Les autres Algonquins *Omamiwininiwak* sont partis vivre à leur village estival à Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Isle (l'actuelle Sainte-Anne-de-Bellevue), à l'extrémité ouest de l'île⁶⁰.

Ces villages établis au sein des missions étaient profondément multiethniques, notamment en raison des guerres et des maladies qui ont sévi pendant un siècle. Toutes les tribus indiennes ont adopté des prisonniers qu'ils ne tuaient pas, façon efficace de faire augmenter leur population. Les nations membres de la Confédération iroquoise constituent un excellent exemple de cette pratique. Au dire de l'historien jésuite Pierre Charlevoix, au milieu des années 1660, les deux tiers de la population iroquoise étaient formés de prisonniers hurons, neutres et d'autres origines. La majorité des *Omamiwininiwak* étaient quant à eux d'origine algonquine; cependant, la bande comptait aussi d'anciens prisonniers de la Confédération iroquoise ou leurs descendants, des *Mahicans* (Loups), des membres d'autres tribus de la Nouvelle-Angleterre, et même des Européens des colonies anglaises et hollandaises.

À partir du début des années 1680, d'autres groupes d'*anishnabeg* partaient régulièrement du secteur supérieur de la rivière des Outaouais pour se rendre à Montréal. La plupart de ces groupes étaient connus des Algonquins (ainsi que des Odawa et des Ojibways) sous le nom d'*Otickwagamik* ou « peuple de la dernière eau ». Ce sont ces groupes que les Français

⁵⁹ J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquine* (Montréal: J. Chapleau, 1886):298.

⁶⁰ Minutes of a speech addressed to Sir John Johnson by the principal chiefs of the Village of Lake of Two Mountains, assembled in Council, Montreal, February 7, 1787. NAC MG11 CO42/66, p.52.

appelaient les Nipissing⁶¹. Ces derniers entretenaient des liens étroits avec les Timiskaming, qui se rendaient aussi fréquemment à Montréal pendant la même période et que les Algonquins appelaient parfois *Nopiming daje inini* (ce qui signifie littéralement « gens des terres ») et *Machakandiby* (« têtes de boule »). Ces noms désignaient aussi les bandes qui parlaient les langues algonquines et vivaient aux abords du cours supérieur de la rivière des Outaouais. Pendant les années 1690, les Nipissing et les Timiskaming ont établi un village d'été à l'île aux Tourtes, directement en face de Ste-Anne-de-Bellevue, où vivaient aussi de nombreux marchands français. Ces marchands, des membres des familles élargies d'Ailleboust et Guillet, avaient dirigé plusieurs postes de traite situés sur les rives du cours supérieur de la rivière des Outaouais, notamment Fort Coulonge et le *fort des français*, au bord du lac Témiscamingue. Les responsables français avaient refusé de rouvrir le poste du lac Témiscamingue après le pillage des Iroquois en 1689 principalement en raison de plaintes de marchands de Montréal, mécontents (avec raison) du fait que le poste attirait des groupes de canots qui, autrement, seraient descendus jusqu'aux colonies du St-Laurent pour faire du commerce. En 1704, les Sulpiciens ont fondé une nouvelle mission à Ste-Anne, puis un ou deux ans plus tard, le seigneur de la région(et gouverneur de Montréal), Philippe de Rigaud, a érigé un fort et un poste de traite à l'Isle aux Tourtes, que les nations qui parlaient l'*anishnabe* ont baptisé *Aouanagassing*⁶². Contrairement aux Algonquins *Omamiwininiwak*, par contre, les Nipissing et les Timiskaming ne pratiquaient pas vraiment la religion chrétienne. Bien que les registres paroissiaux de la mission sulpicienne font état de nombreux baptêmes d'enfants, même pendant les années 1720, la plupart des adultes nipissing et timiskaming (y compris le chef des Timiskaming, *Routin*) n'étaient pas baptisés. Ce n'est donc pas la religion qui les attirait vers Montréal mais bien les avantages pratiques que leur procurait leur alliance avec les Français, notamment des cadeaux de la Couronne, les services de forgerons et d'autres ouvriers, de même qu'un accès continu aux marchandises à échanger.

⁶¹ J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquine* (Montréal: J. Chapleau, 1886):314.

⁶² Discours des Sauvages népissingues et algonquins de la nouvelle mission de Saint-Louis [1704]. NAC MG11 C11A Reel F-22 Vol 22 fos 60-60v; Désiré Girouard, *Lake St Louis Old and New* (Montreal:Poirier, Bessette, 1893):168-69.

En 1717, le séminaire de Saint-Sulpice s'est vu offrir, du roi de France, une nouvelle seigneurie située sur la rive nord du lac des Deux Montagnes : les Sulpiciens voulaient, sans tarder, établir leurs missions indiennes loin de l'influence des colons européens, qu'ils jugeaient mauvaise. En 1721, ils avaient convaincu les 150 guerriers iroquois, hurons et algonquins (et leur famille) de Sault-au-Récollet et les Algonquins de Ste-Anne-du-Bout-de-l'Isle de déménager⁶³. Les Algonquins ont bâti un village, et les Iroquois et les Hurons en ont fondé un autre. Les Iroquois ont baptisé la nouvelle mission *Kanesatake*, « la Montagne », en mémoire de leur ancienne mission de l'île de Montréal. Les Algonquins ont nommé la leur *Oka*, ou « doré », vraisemblablement en raison des pêches qui s'y faisaient⁶⁴. Les Nipissing et les Timiskaming de l'île aux Tourtes ne se sont pas établis à cette nouvelle mission parce qu'un autre endroit répondait à leurs besoins pratiques : en 1720, le gouverneur de Vaudreuil avait rouvert le poste du lac Témiscamingue pour préserver la loyauté de ces derniers, qui faisaient aussi du commerce avec les marchands anglais de la Compagnie de la baie d'Hudson à la baie James depuis plus de vingt-cinq ans. Le titulaire de la concession, Paul Guillet, un marchand de Ste-Anne, n'avait pas le droit de faire du commerce sur les rives du cours inférieur de la rivière des Outaouais mais il pouvait se rendre au lac Nipissing ou à l'île Manitoulin pour se procurer du maïs et d'autres provisions⁶⁵.

Le premier permis que le gouverneur a délivré à Guillet l'autorisait à faire des affaires avec « *the Indians of the said post of Temiscamingue* » ainsi que « *those of the same nation* » qui vivaient aux lacs Wanapitei, Temagami, Kipawa, Barrière et Abitibi⁶⁶. Tous ces endroits font partie de la région cartographiée en 1725 qu'on a appelée le district de traite des fourrures de Timiskaming,

⁶³ Délibération du Conseil de Marine, 4 fév 1717. NAC MG1 C11A Reel F-37 Vol 37 fos 66-67.

⁶⁴ J.A. Cuoq, *Lexique de la langue Algonquine* (Montréal: J. Chapleau, 1886):295-96.

⁶⁵ Fur trade Permit from Governor de Vaudreuil to Sieur Paul Guillet, 31 March 1721 (29 Aug 1720). ANQ-M 06-M,CD601-9 Chemise 1721-24: pp. 1-1v.

⁶⁶ Permis de traite au Sieur Paul Guillet, 14 mai 1724. NAC Reel F-46 MG1 C11A Vol. 46: fos. 135-136

dont la frontière ouest se trouvait à l'entrée de la rivière des Français, au lac Nipissing, et dont la rivière Lièvre formait la frontière est⁶⁷. Le lac Wanapitei se trouve à l'ouest de la rivière Sturgeon, qui se déverse dans le lac Nipissing, tout comme le lac Temagami, dont une autre décharge coule vers l'est pour se jeter dans la rivière des Outaouais. Les lacs Kipawa et Barrière font aussi partie du bassin hydrographique de la rivière des Outaouais. De nos jours, des Premières nations sont liées à chacun de ces lacs (ainsi qu'à d'autres lacs de la même région). Les membres de ces Premières nations sont tous des *anishnabeg* mais ceux qui vivent en Ontario sont maintenant appelés les Ojibways, et ceux du Québec, les Algonquins. Signe de l'importance du commerce des fourrures dans la vallée supérieure de l'Outaouais : le poste de traite établi par Paul Guillet en 1720 (l'actuel lieu historique national du Fort Témiscamingue) a été occupé de façon continue jusqu'au début des années 1900, lors qu'il a transféré ses affaires à la ville voisine de Ville-Marie.

Même après la réouverture du poste du lac Témiscamingue, de nombreux Nipissing ont continué à se rendre à Montréal régulièrement, tout comme au moins quelques Timiskaming. En 1736, les *Otickwakamik* ou Nipissing avaient fondé un petit village estival à Oka, voisin de celui des Algonquins et de celui des Hurons et des Iroquois mais avaient conservé le village qu'ils occupaient depuis longtemps à l'embouchure de la rivière Sturgeon, au lac Nipissing⁶⁸. Tous ces groupes ont combattu aux côtés des Français pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763). Ils faisaient partie d'une alliance appelée les Sept-Nations (ou *Seven Council Fires*) du Canada, dont étaient aussi membres les Iroquois, Hurons et Abénaquis chrétiens⁶⁹. Les Nipissing, qui se considéraient comme les membres les plus anciens de cette alliance, étaient reconnus comme des guerriers féroces. De plus, leur lieu de résidence (ce sont eux qui vivaient le plus à l'ouest) leur permettait d'agir comme intermédiaires entre leurs voisins de la Confédération des Grands Lacs

⁶⁷ Étendue de la traite de Témiscamingue, oct 1725. NMC Map Ph-900/1725.

⁶⁸ Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au Gouvernement du Canada des guerriers de chacune avec leur armoiries, 12 oct 1736. NAC MG1 C11A Reel F-66 Vol 66 fos 237-237v.

⁶⁹ Jean-Pierre Sawaya, *La Fédération des Sept Feux de la Vallée du Saint-Laurent* (Québec: Septentrion, 1998):21-22.

(qui comprenait notamment les nations odawa et ojibway), le reste des Sept-Nations et les Français⁷⁰. Ce sont les Nipissing et les Algonquins qui ont abandonné la colonie française en dernier lors de l'invasion de Montréal par les forces britanniques, à l'été 1760. En août, lors d'un Conseil du traité tenu à Swegatchy ou Oswegatchie (où se trouve maintenant Ogdensburg, dans l'état de New York), les Sept-Nations⁷¹ ont accepté de demeurer neutres⁷². En septembre de la même année, peu après la capitulation de la Nouvelle-France, les Sept-Nations ont organisé un conseil avec les alliés britanniques et iroquois. Aux termes du traité de Kahnawake, adopté dans la foulée du conseil, les Sept-Nations (y compris les Algonquins et les Nipissing) ont accepté de se joindre aux Six (anciennement Cinq) Nations Iroquoises pour former une grande alliance qui servirait les intérêts britanniques⁷³. Les parties se sont promis un soutien mutuel en temps de guerre et les Britanniques ont notamment accepté d'assurer l'accès des Indiens à leur village et à leur territoire de chasse et ont promis de leur permettre de faire du commerce de façon libre et ouverte avec les marchands anglophones⁷⁴.

Ce ne sont toutefois pas tous les anciens alliés de la France qui étaient en faveur de la paix. Les nations indiennes de la vallée de l'Ohio et de la région des Grands Lacs, furieux contre les colons anglo-américains qui s'étaient éparpillés dans les montagnes Alleghany pour s'établir dans des territoires protégés en vertu du Traité, ont attaqué les postes avancés britanniques au printemps et à l'automne 1763. Sous la gouverne du chef des Odawa, Pontiac, les tribus

⁷⁰ Daniel Claus to Sir William Johnson, 2 June 1762. *The Papers of Sir William Johnson*, III (Albany: State University of New York, 1921): 751-752.

⁷¹ For a detailed discussion of the fluctuating membership of the Nine (later Seven) Nations of Canada, see Jean-Pierre Sawaya, *La Fédération des Sept Feux de la Vallée du Saint-Laurent* (Québec:Septentrion, 1998).

⁷² Sir William Johnson to William Pitt, 24 October, 1760. *The Papers of Sir William Johnson*, III (Albany: State University of New York, 1921): 273.

⁷³ Daniel Claus, Remarks on the Management of the North(er)n Ind(ia)n Nations, as delivered to Mr Knox in Feb(ruar)y 1777. NAC MG19 F1 Vol 1.

⁷⁴ Indian Conference, Montreal, 16 Sept 1760. *The Papers of Sir William Johnson*, XIII (Albany: State University of New York, 1962), pp.163-166 at 164-65.

belligérantes ont envahi l'important fort britannique de Michilimackinac à la hauteur du détroit qui lie les lacs Huron et Michigan, ainsi que d'autres postes de moindre importance. Ils ont aussi assiégé la garnison britannique à Détroit pendant plusieurs mois, en 1763 et en 1764, mais leur tentative s'est finalement révélée infructueuse. Les Britanniques bénéficiaient du soutien des Sept-Nations du Canada, et particulièrement de celui des Nipissing, qui agissaient comme émissaires de la paix en annonçant aux belligérants la signature du Traité de paix définitif avec la France en février 1763 et en leur remémorant les dispositions du Traité de Kahnawake de 1760⁷⁵. Les responsables britanniques travaillaient déjà à élaborer une loi pour gérer les territoires récemment acquis de la France mais la crise provoquée par la guerre de Pontiac a incité la Couronne à émettre une Proclamation royale, le 7 octobre 1763. Cette célèbre Proclamation (qui fait d'ailleurs toujours partie de la Constitution du Canada) interdisait l'établissement de colons à l'intérieur des terres mais aussi sur tous les territoires situés dans les colonies et que les Indiens n'avaient pas cédés, et ordonnait aux colons qui s'y étaient établis sans autorisation de déménager. La Proclamation interdisait aussi aux gouvernements des colonies d'émettre des ordres pour faire arpenter ou d'accorder des lettres patentes qui visaient les terres non cédées. Si une nation indienne était prête à disposer d'un territoire qui faisait partie d'une région où les colons pouvaient s'établir, ce territoire ne pouvait être cédé à la Couronne que lors d'une rencontre publique convoquée à cette fin. Les achats privés par des tiers étaient strictement interdits. Lors du Traité de Niagara, en juillet et en août 1764, à la signature duquel la guerre de Pontiac a officiellement pris fin, les responsables britanniques ont lu les dispositions de la Proclamation royale, qui est ainsi devenue partie intégrante de la relation fondée sur les traités entre la Couronne et les nations indiennes⁷⁶. Les Algonquins et les Nipissing étaient présents au Conseil du traité de Niagara à titre de membres des Sept-Nations et de la Confédération des Grands Lacs.

⁷⁵ Canada Indians to Western Indians, 25 August 1763. *The Papers of Sir William Johnson*, X (Albany: State University of New York, 1951): 793-94.

⁷⁶ John Borrows, *Traditional Use, Treaties and Land Title Settlements*. (D.Jur. Thesis, Osgoode Hall Law School, 1994): 64-70

Aux termes de la Proclamation royale de 1763, trois nouvelles colonies ont été créées au sein de l'ancien territoire français, en Amérique du Nord, notamment la Province de Québec (en plus des Floride occidentale et orientale). La province n'était pas très vaste à l'époque. Elle englobait la vallée du St-Laurent, certaines régions de l'est de l'Ontario actuel, ainsi que la vallée inférieure de l'Outaouais, du lac Nipissing à Montréal. Néanmoins, contrairement aux colonies anglo-américaines du sud, le Québec n'était pas une colonie à proprement parler, et on n'a jamais eu l'intention qu'il en devienne une. Quelques Anglo-Américains, de même que quelques marchands, se sont déplacés vers le nord après la guerre; la population francophone était donc en grande partie restreinte aux seigneuries qui jouxtaient le St-Laurent. La plupart des habitants de la province considéraient que la vallée de l'Outaouais n'en faisait pas partie. Les marchands de fourrures devaient même présenter un laissez-passer pour dépasser Carillon⁷⁷. Les Algonquins et les Nipissing, ainsi que les autres *anishnabeg* qui vivaient à l'intérieur et à l'extérieur des frontières de la Province, estimaient que le territoire leur appartenait. C'est ce qu'a découvert le marchand Alexander Henry, en septembre 1761, lors d'un voyage de Montréal à Michilimackinac. Sur le lac des Chats, près de l'actuelle ville d'Arnprior, il a rencontré un groupe d'Algonquins qui se rendaient au lac des Deux Montagnes pour y apporter le fruit de leur chasse. Henry y a appris que ce peuple « *claim all the lands on the Outouais, as far as Lake Nipissingue; and that these lands are subdivided, between their several families, upon whom they have devolved by inheritance. I was also informed that, they are exceedingly strict, as to the rights of property, in this regard, accounting an invasion of them as an offence, sufficiently great to warrant the death of the invader*⁷⁸ ». Les Algonquins et les Nipissing faisaient respecter leurs règles de plusieurs façons. Au début des années 1770, par exemple, ils étaient furieux contre les marchands, qui apportaient de l'alcool sur leur territoire de chasse. Des jeunes hommes des deux

⁷⁷ Ordinance respecting the Indian Trade, 13 April 1764. Canada: Parliament, House of Commons Sessional papers, Vol.LIX, No.9 Sessional Paper No.29a:196-197.

⁷⁸ Alexander Henry, *Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories between the Years 1760 and 1776* (Reprint of 1901 edition:Edmonton, M.G.Hurtig, 1969):22-23.

villages se sont mis à arrêter les canots qui arrivaient au lac des Deux Montagnes et à vider le contenu des tonneaux en question⁷⁹.

Le Québec n'est devenu une colonie qu'après la guerre d'Indépendance américaine mais même à ce moment, on exerçait peu de pression sur la vallée de l'Outaouais. En 1774, on avait reculé les frontières de la province jusqu'à la rivière Ohio et au fleuve Mississippi. Cette expansion visait vraisemblablement à établir un gouvernement civil dans plusieurs enclaves francophones situées à l'intérieur des terres (p. ex. Détroit) mais aussi à aider les responsables impériaux à repousser les colons anglo-américains loin des nations indiennes⁸⁰. Cette politique est par contre devenue l'une des principales causes de la guerre d'Indépendance : les « *liberty boys* » anglo-américains refusaient de se soumettre à l'autorité des responsables impériaux et de ceux du Québec⁸¹.

Lorsque la guerre a cessé, des milliers de loyalistes se sont réfugiés au Québec et y ont cherché des terres pour remplacer celles qu'ils avaient perdues au sud de la nouvelle frontière. À partir de 1780, la Couronne impériale a conclu une série de traités visant des terres qui faisaient alors partie du Québec. On a ainsi signé des traités pendant un siècle et demi, jusqu'à ce qu'on couvre presque tout le territoire de l'Ontario qu'on connaît, ainsi que la plus grande partie de l'ouest et du nord du Canada. Selon ce que prouvent les documents qui ont survécu, ces premiers traités de cession ont été négociés conformément aux principes de l'alliance, aux règles établies dans la Proclamation royale de 1763 et aux dispositions de lois et de règlements subséquents. Les premières ententes conclues en 1783 et en 1784 visaient des régions maintenant situées dans l'est de l'Ontario, entre Gananoque et Carillon. Un chef algonquin du lac des Deux Montagnes a

⁷⁹ Daniel Claus, Lachine, to H.Théo Cramahé, Commander in Chief, Province of Quebec, 20 Aug 1771. NAC MG19 F1 Vol.1, pp. 123-126.

⁸⁰ Lord Dartmouth to the Earl of Hillsborough, 1 May 1774. NAC MG23 A1 Vol.1, 2038. Dartmouth Papers.

⁸¹ Daniel K. Richter, *Facing East from Indian Country: A Native History of Early America* (Harvard University Press, 2001):211-216.

participé à leur élaboration⁸². Toutefois, on ne témoignait pas d'intérêt marqué envers les autres secteurs de la vallée de l'Outaouais, qu'on jugeait beaucoup trop isolés pour les coloniser. La plupart des loyalistes se sont établis dans les Cantons de l'Est, aux abords du cours supérieur du fleuve St-Laurent et sur les rives nord des lacs Érié et Ontario. C'est l'agitation provoquée par l'établissement de colons anglophones dans ces régions qui a poussé le gouvernement britannique à diviser le Québec en deux provinces, celles du Haut-Canada et du Bas-Canada, en 1791.

À la fin du XVIII^e siècle (et même fort probablement avant), les peuples qui habitaient le bassin hydrographique de la rivière des Outaouais et qui étaient connus sous les noms d'Algonquins, de Nipissing, de Timiskaming et de Têtes de Boule s'étaient construit une double identité. Bon nombre d'entre eux – particulièrement ceux qui vivaient au bord du cours inférieur de la rivière des Outaouais – étaient chrétiens et entretenaient des liens étroits avec les villages algonquin et nipissing du lac des Deux Montagnes (Oka). Cependant, ils faisaient aussi partie de bandes traditionnelles dont de nombreux membres n'étaient pas chrétiens et se rendaient rarement, voire jamais, au lac des Deux Montagnes. Ces bandes traditionnelles occupaient les bassins hydrographiques des rivières qui coulaient de chaque côté de la rivière des Outaouais pour s'y déverser, notamment les rivières des Quinze, Montréal, Mattawa, Petawawa, Madawaska, Dumoine, Coulonge et Gatineau. Par exemple, les membres de la Première nation de Wolf Lake (anciennement connue sous le nom de Dumoine) descendent en proportions à peu près égales des *anishnabeg* non chrétiens qui vivaient près des cours supérieurs des rivières Dumoine et Kipawa au XVIII^e siècle, et des *Otickwagamik* (qui ont eu de nombreux chefs célèbres) établis au village nipissing du lac des Deux Montagnes⁸³.

⁸² Captain W.R. Crawford, Carleton Island, to Sir John Johnson, 9 October 1783. NAC MG21 Haldimand Papers BL 21,818 fos 366-366v; Sir John Johnson, Montreal, to General Frederick Haldimand, 17 November 1783. NAC MG21 Haldimand Papers BL 21,775 fos 206-206v.

⁸³ Details of these connections can be found in the genealogical database maintained by the Algonquin Nation Secretariat.

Les membres de ces bandes traditionnelles vivaient sur leur territoire de chasse pendant la plus grande partie de l'année. Même les chrétiens ne vivaient au lac des Deux Montagnes qu'entre juin et septembre, au plus tard⁸⁴. Pendant les neuf ou dix autres mois, ils respectaient le même cycle saisonnier que les autres membres de leur bande. Les Nipissing, par exemple, vivaient plus loin dans la vallée, et étaient souvent absents du village de la mission. Ils s'y rendaient tous les deux ou trois ans pour y faire baptiser leurs enfants. Le nom qu'ils ont donné aux mois de l'année traduit bien le cycle saisonnier des activités d'exploitation des ressources qu'ils menaient par, comme en témoigne le calendrier lunaire qui suit, que J.A. Cuoq (1821-1898), missionnaire sulpicien du lac des Deux Montagnes, avait conservé⁸⁵.

⁸⁴ Angus Cameron, Lake of 2 Mountains, to James Keith, 17th August 1829. H.B.Co Arch. Reel 1M278 B134/c/6 fo 142.

⁸⁵ J.A. Cuoq, "Antoc Kekon", *Mémoires de la Société Royale du Canada*, Section I (1893): 140.

CALENDRIER ALGONQUIN

Nom algonquin	Signification	Mois
<i>Kenozitc kizis</i>	Mois de la longue lune	Janvier
<i>Akakwidjic kizis</i>	Mois de la marmotte	Février
<i>Nika kizis</i>	Mois de l'oie	Mars
<i>Kawasikototc kizis</i>	Mois de la débâcle	Avril
<i>Wabikon kizis</i>	Mois des fleurs	Mai
<i>Otehimin kizis</i>	Mois des fraises	Juin
<i>Miskwimin kizis</i>	Mois des framboises	Juillet
<i>Otakakomin kizis</i>	Mois des bleuets	Août
<i>Kakakone kizis</i>	Mois du décorticage du maïs	Septembre
<i>Namekos kizis</i>	Mois de la truite	Octobre
<i>Atikameg kizis</i>	Mois du corégone	Novembre
<i>Piticipipon kizis</i>	Mois du début de l'hiver	Décembre

L'anthropologue Frank Speck a obtenu un calendrier identique des habitants de la réserve de Timiskaming en 1913. Selon lui, le calendrier utilisé par leurs voisins de l'Ontario, les *Tima'gami anicena'bi* (Première nation de Temagami), ne présentait que de légères différences : leur mois de février était appelé *Mako'ns gizis*, ou « mois des ours » et leur mois de mai s'appelait *Name'bin gizis* ou « mois de la fraie des carpes⁸⁶ ». La période qui commençait à la

⁸⁶ Frank Speck, 1st Notebook. Algonquin, Nipissing, Temiskaming, Temagami Notes, June 1 [1913], inside back cover. American Philosophical Society Library, Philadelphia, PA. Frank G Speck Papers 572.97 Sp 3.

fin du mois de novembre et se terminait au début de février et qui correspond à l'« hiver » sur le calendrier constituait la saison forte de la chasse et de la trappe. Octobre et novembre étaient quant à eux les meilleurs mois de pêche parce qu'ils concordaient avec la période de fraie de la truite, d'abord, puis du corégone. On chassait généralement les oies (et d'autres espèces d'oiseaux aquatiques migratoires) en mars, lors de leur retour du sud. On cueillait des petits fruits de toutes sortes pendant les mois de juin, de juillet et d'août. L'allusion au « décortilage du maïs » prouve que les Algonquins pratiquaient encore l'agriculture à cette époque.

Les ouvrages ethnologiques expliquent que les Algonquins et les autres *anishnabeg* (par exemple, les Ojibways) étaient regroupés en bandes et que c'est à la bande, pas à la tribu ou à la nation, qu'appartenait le territoire. Lors de son étude sur le terrain, en 1913, Frank Speck estimait que le mode de vie traditionnel algonquin avait connu un recul considérable pendant le demi-siècle précédent. Les pressions qu'exerçaient la colonisation et l'extraction des ressources avaient incité de nombreuses bandes à s'initier à l'agriculture et à l'exploitation forestière. M. Speck a toutefois été en mesure d'obtenir des descriptions détaillées de la façon dont les Algonquins des générations précédentes vivaient. Il s'est aussi aperçu que les bandes qui habitaient à l'est et l'ouest de Timiskaming avaient pour leur part conservé un mode de vie beaucoup plus traditionnel. Dans un rapport publié en 1915, l'anthropologue affirme que les familles élargies représentent les assises des bandes algonquines. C'est par ailleurs sur l'utilisation du territoire que reposait toute l'organisation politique et sociale des Algonquins. Les bassins hydrographiques constituaient l'unité de base de la gestion traditionnelle des terres et servaient à délimiter le territoire des familles, des bandes et des tribus. Les rivières et les lacs étaient les « autoroutes » que les peuples algonquins empruntaient pour voyager au sein de leur territoire :

The social units composing the band are the families, which consist of individuals related by descent and blood together with other women married to the men of the family [...] The main bond of union and interest in these groups is the family hunting territory, in which all the male members share the right of hunting and fishing. These hunting 'lots' or territories (nok.i'wak.i' "hunting ground") are more or less fixed tracts of country whose boundaries are determined by certain

rivers, ridges, lakes, or other natural landmarks, such as swamps and clumps of cedars or pines.

Hunting outside of one's inherited territory was punishable occasionally by death. More often, however, trespass was punished by conjuring against the offender's life or health. Each family as a rule, had some shaman in its ranks who could be called upon to work malefic influence upon a member of another family who was known to have intruded. [...]

Permission however could be obtained by a man to hunt in another's territory. This happened frequently as an exchange of courtesy between families when the game supply of one or the other had become impoverished. These privileges were, nevertheless, only temporary, except in a few cases where they were obtained through marriage [...]

The rights in the hunting territories were inherited paternally. Occasionally, to adjust matters, an old man would subdivide his district among several sons, thus creating new family groups, though, of course, these would recognize mutual privileges. For the most part, the territories were fairly rigid and permanent [...]
When the male claimants to a territory became extinct, it was divided up among the relatives in other family groups⁸⁷.

LE PEUPLE ALGONQUIN AU XIX^e SIÈCLE

Les pressions auxquelles Frank Speck fait allusion sont une conséquence du XIX^e siècle. Le gouvernement du Bas-Canada a respecté les titres indiens jusqu'en 1803, environ (comme l'a toujours fait le gouvernement du Haut-Canada). Il n'émettait pas d'ordres de faire arpenter ou ne délivrait pas de lettres patentes visant des terres qui appartenaient encore à des propriétaires indiens. Cependant, lors de la colonisation du canton de Hull par Philemon Wright, le premier développement sérieux dans la vallée de l'Outaouais, les autorités locales ont modifié leur attitude. Les Algonquins et les Nipissing s'étaient opposés à la présence de colons; cependant, Wright a déclaré, plus tard, que les fonctionnaires l'avaient aidé à obtenir son titre de propriété⁸⁸.

⁸⁷ Frank G. Speck, "Family Hunting Territories and Social Life of Various Algonkian Bands in the Ottawa Valley" Memoir 70, Anthropological Series No 8, Geological Survey (Ottawa: Department of Mines, 1915), pp.3-6.

⁸⁸ Petition of Philemon Wright to Lieutenant Governor of Lower Canada, 30 Dec 1802. NAC RG1 L3L Vol 208 on Reel C-2570 pp. 97177-97181; Philemon Wright, "An Account of the First Settlement of the Township of Hull on the Ottawa River, Lower Canada, 1823". National Library FC 2495 H84 W75 1970Z. "

En fait, les pouvoirs étaient divisés au sein de l'administration de la colonie : le gouvernement des pionniers s'occupait des terres et des ressources mais les affaires indiennes étaient de juridiction impériale, et les responsables du ministère des Indiens n'étaient pas redevables au gouvernement du Bas-Canada. Cette situation s'est enracinée après 1820 : les colons et les bûcherons remontaient lentement la vallée de l'Outaouais, et les Algonquins et les Nipissing du lac des Deux Montagnes déposaient de nombreuses plaintes au ministère des Indiens, qui les transmettait aux autorités locales qui, elles, en faisaient habituellement fi⁸⁹. Les Algonquins et les Nipissing ont par contre eux-mêmes conclu des ententes avec les colons, de qui ils exigeaient et recevaient des loyers, particulièrement en ce qui concerne les îles de la rivière des Outaouais. Le ministère des Indiens a reconnu la validité de ces loyers pendant plus de trente ans et les a même perçus, à l'occasion⁹⁰. Toutefois, le gouvernement du Bas-Canada a refusé d'en reconnaître la légitimité et a décidé de faire arpenter les terres et d'émettre des lettres patentes les visant, sans égard aux revendications des Indiens. Ces décisions se sont multipliées lors de la fusion du Bas-Canada et du Haut-Canada, en 1840, et de la création de la province du Canada.

À compter de la fin des années 1840, des Algonquins et quelques Nipissing ont décidé d'établir leur résidence d'été à *Kitigan Zibi* (rivière Désert), un tributaire de la rivière de la Gatineau qui avait toujours fait partie de leur territoire de chasse hivernal, plutôt qu'au village de la mission d'Oka, et ont commencé à demander au gouvernement de la province du Canada de leur délivrer un titre. Les missionnaires oblats ont aussi réclamé du gouvernement de mettre ces terres de côté pour y établir une réserve indienne, ce qui s'est fait, en vertu d'une loi et d'un décret, entre 1851 et 1853. Cette réserve portait le nom de *Maniwaki*, ou « terre de Marie » en langue *anishinabe*. Les Oblats ont aussi, en même temps, exercé des pressions pour qu'une réserve soit aussi fondée à la tête du lac Témiscamingue, où ils voulaient créer une mission à l'intention des nombreuses

⁸⁹ Petition from Chiefs of the Algonquin and Nipissing Tribes of Indians at the Lake of Two Mountains to John Johnson. NAC RG10 Vol.16: pp. 12691-12694; Sir John Johnson, Montreal to Colonel Darling, Military Secretary (NAC RG10 Vol.494: pp. 31028-31030 on Reel C-13,341.

⁹⁰ James Hughes, Indian Department, Montreal, to Capt Dominique Ducharme, 20 Sep 1838. NAC RG10 Vol.97: p.40073.

bandes traditionnelles qui vivaient près du cours supérieur de la rivière des Outaouais et sur les terres voisines de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le territoire qui correspond maintenant à la réserve indienne de Timiskaming a été créé en vertu d'une loi et d'un décret pendant la même période, soit entre 1851 et 1853.

Cependant, même si le gouvernement a fondé les réserves de la Rivière Désert et de Timiskaming pour que tous les Nipissing et les Algonquins, ainsi que d'autres bandes de la vallée supérieure de l'Outaouais, puissent aller y vivre, cette solution a été rejetée d'emblée par la majorité des peuples qui parlaient une langue algonquine. La plupart des personnes qui s'étaient établies à la Rivière Désert et à Timiskaming en 1900 faisaient partie de bandes traditionnelles dont les territoires de chasse englobaient les réserves ou qui vivaient sur un territoire avoisinant. Même après 1851, les Algonquins et les Nipissing du lac des Deux Montagnes ont continué à réclamer la protection de leurs terres ancestrales et la mise de côté de terres de réserve à Oka. Si c'était impossible, ils demandaient qu'on fonde une réserve à leur intention sur l'île Calumet et les îles voisines, dans la rivière des Outaouais⁹¹.

Pour répondre à la vague de colonisation et d'exploitation des ressources qui déferlait sur la vallée de l'Outaouais, les bandes algonquines et nipissing ont commencé à réclamer la création de réserves dans leur territoire traditionnel. Par exemple, pendant les années 1840, le chef algonquin Pierre Shawanepinesi demandait l'établissement d'une réserve à l'intention de sa bande dans le canton de Bedford, au nord de Kingston. Des terres, qui devaient devenir une réserve indienne, ont été mises de côté mais on a ensuite éliminé l'idée pour servir les intérêts de l'industrie forestière. D'autres Nipissing et Algonquins voulaient qu'une réserve soit créée près de leur village d'été au lac Golden et à la rivière Bonnechère, qui faisaient partie du territoire qu'ils occupaient pendant l'hiver depuis au moins la fin du XVIII^e siècle; on y a fondé la réserve indienne de Golden Lake. La plupart des bandes n'ont toutefois pas réussi à obtenir ce qu'elles demandaient. Après 1867, les *anishnabeg* de Grand Lac et ceux du Lac Barrière ont réclamé du

⁹¹ Petition from Algonquin & Nipissing Indians to Lord Sydenham, Governor of Lower Canada. NAC RG10 Vol.99: pp. 41,092-49,100 on Reel C-11,471.

gouvernement du Canada qu'il crée une réserve dans leur localité respective et ont commencé à défricher. Les Algonquins qui vivaient près du réseau hydrographique de la rivière Kipawa, dont les ancêtres des Premières nations d'Eagle Village et de Wolf Lake, ont aussi commencé à défricher des terres au bord du lac Kipawa et de son voisin, le lac Grassy, au début des années 1870. Cependant, aucun de ces groupes n'a réussi à obtenir du gouvernement que leurs terres et les droits qu'ils détenaient sur leurs ressources ne soient préservés. Hormis les Algonquins qui vivaient dans les réserves de Timiskaming, de la Rivière Désert et de Golden Lake, les gouvernements du Canada, de l'Ontario et du Québec, tout comme les gouvernements coloniaux qui les ont précédés, ont toujours traité les Algonquins comme des squatters sur leurs propres terres. Ces derniers n'ont d'ailleurs toujours pas signé de traité visant le bassin hydrographique de la Kichisipi et le reste de leurs terres ancestrales, conformément à la Constitution du Canada.